

Saisies d'effroi

PEU LE SAVENT, peu s'en souviennent, mais il y a eu trois camps de concentration nazis en plein Paris. Satellites de Drancy – antichambre de la déportation antisémite en France –, ces lieux de travaux forcés étaient destinés aux « *quarts de Juifs* », aux « *demi-Juifs* » et aux Juifs « *conjointes d'Aryens* », selon la terminologie raciale du régime de Vichy.

En 1942, un premier camp est ouvert rue de Bassano (XVI^e arrondissement), dans un hôtel particulier volé à une famille juive. Une cinquantaine de personnes y sont détenues, qui confectionnent des produits de luxe sous la contrainte. En juillet 1943, un deuxième bague est implanté rue du Faubourg-Saint-Martin, dans l'immeuble des magasins Lévitane. Leur fondateur a été exproprié parce que juif, et son stock de meubles volé pour faire place à 800 déportés. Et, en novembre 1943, 400 détenus ont été parqués à leur tour au camp d'Austerlitz, dans les hangars désaffectés du 43 quai de la Gare.

Appartements témoins

C'est un colonel allemand, aristocrate à monocle, qui a eu pour tâche de piller les biens des Juifs de la région parisienne pour en faire profiter les familles allemandes touchées par les bombardements alliés, sous le nom de code « *Opération Meuble* ». Le baron Kurt von Behr a ainsi fait l'inventaire de tous les appartements, maisons, magasins désertés. Avec la complicité de mouchards payés, il a dressé une carte des lieux à réquisitionner. Près de 40 000 adresses.

Après la pose de scellés, pour éviter que des voisins ou la milice pétainiste ne se servent en premier, les Allemands envoyaient les « *écumeurs* », une centaine de

sociétés françaises de déménagement payées par l'Allemagne. Les ouvriers avaient ordre de tout emporter. Meubles, vêtements, literie, bibelots, jouets. Pas une petite cuillère ne devait leur échapper, aucune ampoule, et ils arrachaient le papier peint, à la recherche d'argent imaginaire.

Mais, en majorité, les Juifs de Paris menaient une vie modeste. Le butin pouvait être fait de casseroles, d'une machine à coudre, d'un berceau, de pauvres meubles, d'une lampe et de lettres enrubannées.

Trier ces objets était le travail des déportés parisiens. Ils étaient devenus, contraints et forcés, l'un des rouages de l'extermination des Juifs de France, avec pour corvée d'en faire disparaître toute trace. Eteindre le souvenir des persécutés.

Des dizaines de milliers de caisses, de malles à déballer, avant de disperser la récolte. Lunettes avec lunettes, horloges avec horloges. Dissoudre les mémoires familiales en un anonymat commun. Et mettre de côté les objets de valeur pour le colonel, sa femme, ses amis officiers et Alfred Rosenberg, le théoricien du nazisme, qui venait y chiner. Bien sûr, un vase glissait des mains d'un déporté, un miroir était brisé, un fauteuil lacéré. Mais, comme l'évasion, le sabotage renvoyait à Drancy. A la mort.

Riche en archives, ce documentaire saisissant a pour fil rouge les Mémoires de Maurice Wolf, résistant juif polonais de 20 ans qui s'était déclaré, au culot, italien et « *demi-juif* ». Devenu « *trieur* » au camp d'Austerlitz, il a ensuite été déporté à Auschwitz et a survécu aux marches de la mort, avant de participer à la libération de Buchenwald, une arme à la main.

Sorj Chalandon

● « *Le Pillage des appartements juifs – l'Opération Meuble* », de Cyril Denvers, le 23/5 à 22 h 35 dans « *La Case du siècle* », sur France 5.